

PORTUGAL : António LOBO ANTUNES

António Lobo Antunes, un des derniers grands représentants du monologue intérieur, est-il le Faulkner portugais ? Bref aperçu d'une œuvre romanesque exigeante, hantée par le déclin, la culpabilité, la folie, la nostalgie de la gloire passée, et le pessimisme historique et philosophique.

Le monologue intérieur est un mode de narration qui a connu son heure de gloire dans l'entre-deux-guerres, époque où il fait les beaux jours de ce que certains appelleront le « modernisme expérimental », celui que James Joyce, Arthur Schnitzler, Virginia Woolf, ou encore William Faulkner ont pratiqué avec le brio que l'on sait. Si ces auteurs illustres ont produit des œuvres réputées difficiles, le procédé utilisé, lui, est simple et bien connu : il s'agit de décrire la totalité du processus de pensée, de reproduire le « rythme » de la conscience subjective et de permettre ainsi au lecteur d'entrer non pas dans la peau mais dans l'esprit d'un personnage. Selon les explications fournies par Edouard Dujardin, dont le récit *Les Lauriers sont coupés* (1888) est généralement considéré comme le fondateur du genre, le but du jeu est d'« évoquer le flux ininterrompu des pensées qui traversent l'âme du personnage au fur et à mesure qu'elles naissent sans en expliquer l'enchaînement logique ». Pour être tout à fait exact, il s'agirait plutôt de donner l'illusion d'une transcription écrite du devenir subjectif du personnage, le « courant de conscience » étant bien entendu aussi manipulateur que le réalisme qui prétend donner accès à une représentation « non médiée » de la réalité objective.

Si l'on entreprenait de tracer le parcours de ce style particulier de Dujardin à nos jours il conviendrait de s'attarder sur l'année 1939, date à laquelle cette technique atteint son apogée, mais aussi, paradoxalement, ses ultimes limites et le début de son déclin, dans le flux onirique et méandreux de *Finnegans Wake*. Peut-être le chef-d'œuvre de Joyce a-t-il intimidé les écrivains d'après-guerre dont bon nombre se sont tournés vers des formes narratives plus respectueuses de la linéarité et du mimétisme ? Ou peut-être existe-t-il encore mais ne le remarquons-nous plus (du moins en tant que technique avant-gardiste) parce qu'il a été intériorisé et assimilé, sous des formes plus ou moins radicales, par le roman contemporain ? Quoiqu'il en soit, au cours du dernier demi-siècle, ce mode narratif promis à un bel avenir a quelque peu été délaissé au profit de formes plus conventionnelles – la plupart des romanciers occidentaux des ces trente dernières années ont pris leurs distances avec le style elliptique, la logique alinéaire, les sauts associatifs et, de manière plus générale, l'esthétique de la juxtaposition et de la disjonction qui ont assuré la postérité et le prestige de leurs désormais incontournables prédécesseurs.

Bref, à quelques rares exceptions près, le monologue intérieur en tant qu'élément fondateur (et non pas ancillaire) de la narration romanesque - avec ses profondeurs et ses perspectives multiples et complexes - ne fait plus recette à une époque où la simplicité, la sobriété et le discours direct récoltent le plus souvent les faveurs du grand public (c'était déjà le cas du

temps de Joyce, me direz-vous), mais aussi, plus singulièrement, de la critique. Ceci dit, ces exceptions valent la peine d'être examinées de plus près, car elles nous ont livré quelques-uns des livres les plus intéressants et les plus saisissants de ces dernières années. Parmi les auteurs concernés le portugais António Lobo Antunes figure en bonne place, aux côtés de quelques francs-tireurs comme Laurent Mauvignier et Olivier Cadiot, ou de pasticheurs assez doués comme Graham Swift, dont *La Dernière tournée* (1996) est marqué par l'empreinte du *Tandis que j'agonise* de William Faulkner.

Depuis ses premiers romans, publiés à la fin des années septante, c'est précisément l'ombre de Faulkner qui plane sur l'écriture de Lobo Antunes. Il est même tentant de dire de lui qu'il est le Faulkner portugais tant les ressemblances entre les deux œuvres sont frappantes, tant au niveau de la forme (le monologue intérieur domine jusqu'à contenir la totalité du récit) que du contenu. En dépit de leurs différences culturelles et de la distance géographique et temporelle qui les sépare, les deux écrivains partagent en effet les mêmes obsessions, parmi lesquels on peut citer la nostalgie de la splendeur passée, la hantise du passé personnel et collectif, la sexualité dérangée, sans oublier la folie et l'aliénation, qui semblent souvent le seul refuge d'êtres meurtris, en proie au doute et au désespoir, et confrontés à une société qu'ils ressentent comme étant de moins en moins juste, humaine et rationnelle. (Signalons au passage que l'auteur explore les états psychologiques les plus extrêmes et les plus douloureux tout en évitant le pathos qui est trop souvent le lot de ce genre d'entreprise littéraire.)

Le premier roman de Lobo Antunes, *Mémoire d'éléphant* (1979), récit semi-autobiographique, met en scène un psychiatre qui a fait la guerre d'Angola (l'auteur était lui-même médecin en Afrique pendant les guerres coloniales au début des années septante) et qui, abandonné de tous, sombre dans le désespoir et le pessimisme le plus extrême. Dans la plus pure tradition moderniste (on songe au *Ulysse* de Joyce et à *Mrs Dalloway* de Woolf) sa vie défile en une seule journée au cours de laquelle la haute bourgeoisie – dont l'auteur est lui-même issu – ne sort pas intacte et se trouve dépeinte comme un milieu d'une cruauté, d'une hypocrisie et d'une médiocrité effrayantes. Les deux romans suivants, *Le Cul de Judas* et *Connaissance de l'enfer* abordent les mêmes thèmes selon des perspectives et des déclinaisons différentes. *Connaissance de l'enfer* gravite autour des souvenirs de guerre d'un psychiatre divorcé qui se trouve désesparé lorsque, de retour au Portugal, il prend conscience de la froideur et de l'inhumanité qui sévissent dans l'hôpital psychiatrique dans lequel il travaille. Eloigné de ses pairs par ses scrupules et sa conscience éthique et politique, le protagoniste sera enfermé par sa propre famille et finira par se suicider.

Depuis lors, Lobo Antunes a publié une vingtaine de volumes (dont des lettres et des chroniques) et poursuit inlassablement et implacablement une œuvre qui ne peut pas laisser indifférent. Comme chez Faulkner, comme chez Céline aussi, le bruit et la fureur règnent chez Lobo Antunes, surtout quand il s'agit de décrire les horreurs et les absurdités de la guerre. Et quand le récit se fait plus calme et plus méditatif, il reste imbibé d'un pessimisme philosophique profond marqué par la persistance du souvenir qui fait mal autant qu'il fait (sur)vivre, ainsi que par la perte de l'innocence et des illusions de l'enfance. Ainsi, le « Livre cinq » de *L'Ordre naturel des choses* (1992), intitulé « La Représentation hallucinatoire du désir », s'ouvre sur une réflexion sur la relation entre les hommes, les lieux et les choses, une

réflexion marqué encore une fois par le souvenir, la revisitation du passé et la contraction de l'espace et du temps (c'est peut-être là un des aspects le plus faulknériens de l'œuvre de Lobo Antunes, pour qui le passé hante sans relâche le présent immédiat) :

Tout cela s'est passé il y a longtemps, car tout s'est passé il y a longtemps, même ce qui vient de se passer maintenant, tel que remonter le phonographe pour écouter un air de *La Bohème* et me trouver assise sur une chaise à bascule en face de la colline de Monsanto avec ses arbres verts bleutés par la réfraction de la distance comme au temps où mon père avait combattu en 1919, pendant la Révolution monarchique. . . J'aurais peut-être aimé vivre dans cette maison qu'on me décrit comme étant sombre et étrange, encore que toutes les maisons soient sombres et étranges quand on est enfant et qu'on n'y a pas encore grandi suffisamment pour s'apercevoir que les ombres et l'étrangeté sont en nous et pas dans les choses, et alors la vulgarité ennuyeuse et immobile des objets nous retire peu à peu toutes nos illusions.

Il est bien difficile d'évoquer la puissance de la prose de Lobo Antunes au travers d'un court extrait tant elle est caractérisée par des hachures, des disjonctions violentes, des distorsions spatio-temporelles et des effets de boucles. Lire Lobo Antunes, c'est appréhender son écriture comme un flux qui ne prend son sens que dans la durée (ses romans dépassent fréquemment les quatre ou cinq cent pages). On ne peut donc que conseiller au lecteur de tenter l'expérience et de se laisser envahir par une écriture dense, fulgurante, parfois outrancière, souvent intolérable et claustrophobe, mais toujours brillante et passionnante.

L'extrait cité ci-dessus suffit pourtant à évoquer, de manière vague et fragmentaire, le monde de Lobo Antunes, un univers clos, désenchanté et claustrophobe, coincé entre la noirceur de la guerre d'Angola et celle de la dictature salazariste dans laquelle le Portugal, selon l'auteur, semble encore irrémédiablement enlisé plus de trente-cinq ans après la révolution des Œillets (tiens, Lobo Antunes serait-il aussi le Thomas Bernhard portugais ?). Lobo Antunes possède son propre espace psycho-géographique, qu'il ne cesse d'écrire et de réécrire. C'est là la marque d'un grand écrivain qui ne cesse de poser de nouveaux jalons en matière de forme et de contenu, loin, très loin des sentiers battus du roman « psychologique » traditionnel. C'est ainsi que, dans le récent *Retour des caravelles* (2003), très controversé dans son pays, il nous entraîne dans un récit épique et déjanté, un pamphlet fictionnel antinationaliste qui couvre presque quatre siècles, de la domination espagnole à nos jours, et déconstruit de manière provocante et sans compromis les mythes fondateurs de l'histoire du peuple portugais.

- Michel Delville

Michel Delville enseigne la littérature anglaise et la littérature comparée à l'Université de Liège. Ses plus récentes publications portent sur les avant-gardes, la poétique contemporaine, les études interdisciplinaires et la gastro-esthétique.

Repères bibliographiques (l'ordre de parution est celui des traductions françaises):

L'Ordre Naturel des choses (1994)

Mémoire d'éléphant (1998)

Connaissance de l'enfer (1998)

Le Retour des caravelles (1995)

Le Manuel des inquisiteurs (1999)

Livre de chroniques (2000)

Lettres de la guerre (2005)

La plupart de ces ouvrages sont disponibles en livre de poche chez Christian Bourgois (collections « Points » et « Domaine étranger »).